

— Eh ! c'est là le côté délicat de ma confiance !

— Voyons, je ne te trahirai pas.

— Je le sais bien. Ma tante Adèle désire que je sois le mari de ma cousine Georgette. Et cette enfant que j'aime profondément cependant, n'est pas, ne sera jamais celle que j'ai entrevue au milieu des songes d'or de mon adolescence.

— Alors, ne te marie pas avec elle. Du reste, tu n'as que dix-huit ans, elle douze, et bien de l'eau passera sous les ponts en attendant que vous soyez tous les deux au moment d'aller devant le maire et le curé.

— Oui, mais si les désirs de ma tante ne changent pas, si elle les inculque à sa fille, celle-ci deviendra quand même et envers tout ma femme.

— Ah ! pourquoi ?

— Parce que ma tante m'a élevé comme une mère, que j'ai contracté vis-à-vis d'elle une dette de cœur, d'honneur et de reconnaissance, que ma vie entière ne lui payera pas.

Si elle estime que je dois faire le bonheur de sa fille, si elle l'espère, si elle y compte, mon devoir est de lui donner pleine et entière satisfaction. Et c'est ce que je ferai.

— Même en dépit de ton goût ?

— Qu'est le goût, Benjamin, devant le devoir ?

— Sais-tu que tu es un grand cœur Robert, et que je t'admire !

— Tu exagères, j'ai le sentiment de la reconnaissance, et un grand amour pour celle qui a été aussi bonne pour moi que ma mère morte, voilà tout. A ma place, tu ferais comme moi.

Benjamin n'eut pas le temps de répondre.

Un léger bruit se fit derrière le massif au bord duquel s'appuyait le banc où étaient assis les deux amis, et sir Jonathan parut.

Était-il là depuis longtemps ?

Avait-il entendu leur conversation ?

Le jeune Pembroke qui avait une grande estime pour son professeur, et qui répétait très haut qu'il n'avait jamais menti, le lui demanda.

— Oui, répondit franchement M. Pierce. Je vous ai entendus causer tous deux, et j'ai voulu savoir de quoi vous parliez, c'est bien un peu le droit d'un maître, n'est-ce pas ?

— Surtout d'un ami tel que vous, mon cousin, répondit Benjamin.

Jonathan resta impassible. Au bout de quelques secondes, il reprit :

— J'ai surtout entendu les dernières paroles de M. de Sauves.

— Et qu'en dites-vous ?

— Qu'il a de beaux et nobles sentiments qu'il devra tâcher de garder toute sa vie.

— Alors vous l'approuvez ?

— Certes, et de toute mon âme.

Son grand œil gris brillait d'un insoutenable éclat. Il paraissait en proie à une émotion qui était loin de lui être habituelle, lui toujours semblable à une statue de marbre.

Mais bientôt, le souverain empire que M. Pierce avait sur lui-même parut reprendre ses droits, car la flamme de sa prunelle s'éteignit, sa physionomie revêtit son expression habituelle de flegme indifférent, et ce fut de sa voix plus calme que jamais qu'il dit à son parent :

— Vous savez bien, Benjamin, que la satisfaction du devoir accompli est ce qui donne les plus grandes joies en ce monde !

A partir de ce jour, la glace dont s'entourait l'Américain ne fondit pas, loin de là. On eut dit, au contraire qu'il se concentrait encore davantage, si c'est possible, au-dedans de lui-même ; mais sa sollicitude pour ses deux élèves, surtout pour Robert, augmenta d'une façon évidente.

Un jour que le fils de Pierre était un peu pâle, Jonathan lui dit :

— Vous travaillez trop. L'excès en tout est un défaut. Il faut vous distraire.

— Comment me parlez-vous ainsi, sir Jonathan, demanda doucement Robert, vous qui n'avez jamais une heure de distraction ou de loisir ?

— Oh ! moi, je suis vieux, ma vie est terminée. Tandis que la vôtre commence. Il fait très beau, aujourd'hui ; descendez avec Benjamin derrière la maison, vous trouverez une petite surprise de votre professeur.

Ils y coururent tous les deux, comme des enfants

qu'ils étaient, et découvrirent en effet un petit domestique tenant par la bride deux admirables chevaux que M. Pierce donnait aux jeunes gens, avec le groom et sa monture par-dessus le marché.

Ce fut une joie sans nom, et une reconnaissance infinie, car tous les exercices du corps passionnaient Robert au moins autant que son ami.

A quelque temps de là Jonathan offrit à ses élèves, un phaéton, venu à grands frais de chez Binder à Paris.

Puis un yacht à vapeur, une merveille, qu'ils devaient faire marcher à tour de rôle, tous les deux, tantôt comme capitaine, tantôt comme mécanicien.

En dépit de l'affection qu'eussent dû faire pressentir tous ces cadeaux, les remerciements enthousiastes qu'ils provoquaient paraissaient ennuyer atrocement l'associé de sir James.

— Bien, bien, disait-il de cette voix sans inflexion qui arrêta sur le coup les plus chaudes expansions, travaillez : je ne veux pas d'autre reconnaissance.

Mais Robert suivait trop scrupuleusement ce conseil à la lettre, car un jour, où il avait fait, avec Benjamin, une longue promenade à cheval pour secouer un fort mal de tête gagné derrière les équations et les *x*, il se sentit fortement courbaturé.

Mme Pembroke le força à se mettre au lit en rentrant.

Il dormit très mal toute la nuit : une fièvre violente lui donnait une chaleur d'incendie ; il tournait, retournait dans son lit, sans pouvoir trouver une position tenable.

Mais chaque fois qu'il se dressait sur ses oreillers, essayant de secouer l'assoupissement lourd qui le tenait, tout peuplé de cauchemars et de sensations pénibles, il vit sir Jonathan debout devant son lit, lui présentant une tasse ou un verre dans lesquels était le breuvage rafraîchissant qui le désaltérait.

Au jour, le médecin vint.

Le fils de Pierre était très malade : l'homme de l'art redoutait une fièvre typhoïde.

On éloigna aussitôt les enfants de sir James, et Mme Pembroke, en femme dévoué qu'elle était, s'installa au chevet du jeune homme.

Mais elle n'y demeurait pas seule.

Pour la première fois, depuis que l'usine était fondée, on vit Jonathan Pierce abandonner ses machines, ses commandes, ses ouvriers.

Assis sur un fauteuil, sans jamais prononcer une parole, c'était lui qui veillait à ce que tous les remèdes ordonnés par le médecin fussent scrupuleusement pris par Robert : lui qui aérail la chambre, qui faisait sortir les gens inutiles, qui redressait le jeune homme dans son lit : qui arrangeait les draps, et tout cela avec une adresse de femme, et des attentions telles, qu'un père seul eût pu les trouver, pour un fils ardemment aimé.

Il ne tolérait personne que Mme Pembroke autour du lit du malade, et encore...

Quant à lui, il semblait être de fer, et la fatigue ne paraissait pas avoir de prise sur sa maigre personne.

Mais un soir, le médecin en partant dit :

— M. de Sauves est arrivé au point culminant de la maladie. La crise suprême et décisive aura certainement lieu cette nuit ; demain matin, il sera mort ou sauvé.

Quand Mme Pembroke eut, après ces paroles, refermé la porte sur le médecin qui s'en allait, elle ramena ses yeux sur l'associé de son mari, et faillit laisser échapper un cri.

Jonathan, appuyé à la cheminée, le regard fixe et les lèvres toutes blanches, semblait sur le point de tomber en syncope.

Elle s'élança vers lui.

— O mon cousin, s'écria-t-elle, la voix tremblante de larmes, qu'avez-vous ?

— Trop peu de chance, en vérité !... Ah ! que le tonnerre m'écrase !... Si ce garçon-là meurt, c'est que je suis maudit !

Il avait prononcé ces mots avec une expression de si poignant désespoir, de si âpre révolte, que la pauvre femme tressaillit, stupéfaite d'une violence à laquelle sir Jonathan, toujours si calme, ne l'avait guère habituée.

Elle le regarda.

Était-ce bien lui qui avait parlé ainsi ?

— Maudit !... répéta la pieuse Américaine. Pourquoi ? Ce sera un grand, un immense malheur, c'est sûr. Mais après tout, Robert n'est pas votre fils. Et je ne comprendrais de telles paroles de malédiction et de colère que dans la bouche d'un père.

Les doigts de Jonathan s'étaient si violemment crispés sur le marbre de la cheminée, que ses ongles se cassèrent, et quelques-uns même se bordèrent d'un mince filet rouge.

— Et M. de Sauves qui nous l'a confié ?... Que va-t-il dire, si nous le laissons mourir, si loin de lui ?... continua-t-il la voix sourde, à peine distincte.

— M. de Sauves est un homme droit et juste entre tous.

Si Dieu lui envoie cette terrible épreuve, il en mourra peut-être de chagrin, mais il n'aura jamais l'idée de nous accuser de négligence, soyez-en sûr.

— Oui, répondit sir Pierce en essayant de surmonter l'horrible émotion qui le bouleversait tous les jours, mais Robert n'y sera plus !... Ah ! si ma vie pouvait sauver la sienne !

Dieu, comme disait l'excellente Mme Pembroke, n'infligea pas cette épouvantable douleur au pauvre père resté en France, Robert fut sauvé.

Quand on lui dit quels avaient été les soins et la sollicitude de Jonathan Pierce durant sa maladie, le jeune homme voulut lui en témoigner toute sa reconnaissance.

De loin, il se sentait pour ce dévoué qu'il croyait aussi timide que bon, un grand sentiment d'affection, un besoin inouï de caresses et de tendres paroles.

— Aussitôt que je le verrai, se disait-il, je me pendrai à son cou, ainsi que je le faisais autrefois vis-à-vis de mon père, et je lui exprimerai tout ce que mon cœur renferme pour lui.

Mais quand Jonathan vint dans la chambre de Robert, quand le jeune homme vit la prunelle grise de l'Américain se fixer sur lui toujours aussi impassible, et même aussi dure, toutes ses belles résolutions l'abandonnèrent, et ce fut à peine si ses lèvres purent balbutier quelques paroles confuses, presque pas intelligibles.

— Bien, bien !... fit sir Pierce de sa voix sans inflexion. Ne parlez pas de reconnaissance, Robert, elle n'est pas de ce monde.

— Cependant !

— Vous êtes jeune, ça se voit, puisque vous croyez encore à *quelque chose*. Vivez pour devenir le mari de votre cousine, car c'est le désir de tous les vôtres. Moi, ajouta-t-il d'un accent tout à fait indifférent, je ne vous réclame pas davantage.

Depuis un instant, Robert stupéfait, se demandait si cet homme aux paroles sceptiques, était bien celui que dans sa fièvre il avait vu aller et venir autour de son lit de douleur, si attentif, si empressé.

Indéchiffrable il était, indéchiffrable il resterait donc toujours, sans se livrer jamais !

— Pourtant, dit-il au bout de quelques secondes, si je vous donne un souvenir de ces heures cruelles, où vos soins m'ont sauvé, l'accepterez-vous sir Pierce ?

— Pourquoi pas ? Donnez toujours, nous verrons. Robert prit sur la cheminée la photographie de Pierre de Sauves.

— Il m'a souvent paru, lui dit-il, que vous considérez cette image avec une certaine sympathie, gardez-la, et si jamais vous arrivez à la faire parler, je suis bien sûr qu'elle vous dira la profonde affection née en cet homme si loyal et si bon pour vous, qui m'avez conservé à lui.

Mais Jonathan, au lieu de tendre la main et de prendre le portrait offert par Robert, demeurait droit, les pieds rivés au sol, le regard fixe, les lèvres blanches, ce qui chez lui était le seul signe visible de ses émotions :

— Est-ce que vous allez me refuser, sir Pierce ? demanda le jeune homme étonné de ce silence et de cette immobilité.

Moi, qui croyais vous faire un si grand plaisir ! Jonathan tressaillit. Et tout à coup, paraissant s'éveiller de quelque pénible rêve.

— Moi, vous refuser, Robert, dit-il. Pourquoi donc, et qu'est-ce qui peut vous donner cette pensée ?